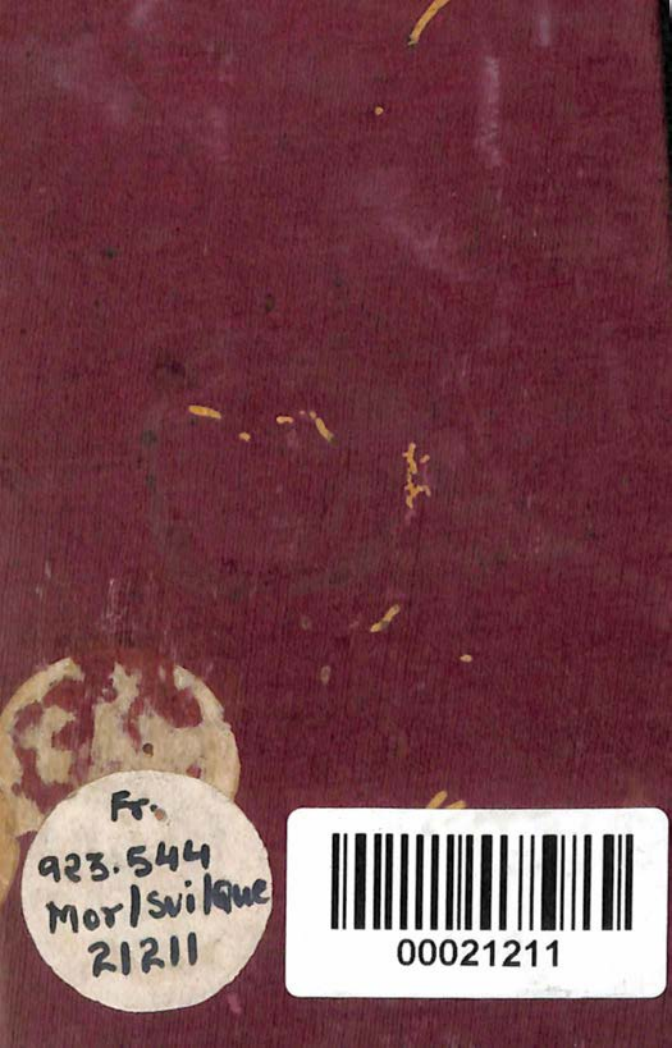

Fr.
923.544
Morlswilque
21211
00021211

THE

ASIATIC SCOIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

LE GENERAL MOREAU.

QUELQUES DÉTAILS

SUR LE

Général Moreau,

ET SES

DERNIERS MOMENTS;

SUIVIS D'UNE

COURTE NOTICE BIOGRAPHIQUE.

PAR PAUL DE SVININE,

Chargé de l'accompagner sur le Continent.

2121

À LONDRES:

CHEZ LONGMAN, HURST, REES, ORME, ET BROWN, PATERNOSTER ROW.

1814.

21211

00021211

A
MADAME MOREAU.

MADAME,

J'ai hasardé l'esquisse de la dernière époque de la vie de votre illustre époux ; je sens combien j'ai été au-dessous de la tâche que je me suis imposée ; mais si j'ai réussi à exprimer

 l'admiration

l'admiration que j'ai éprouvée pour ses vertus simples et modestes, et les regrets que sa perte a inspirés à des cœurs nobles et généreux ; si j'ai recueilli quelques nuances, qui ne seront pas dédaignées par ceux auxquels un jour appartiendra le soin de peindre ce grand caractère ; j'ose croire que vous ne m'accuserez pas de présomption, et que vous jugerez avec indulgence un récit dans lequel je n'ai consulté

consulté que la vérité et mon respect profond pour la mémoire du Général MOREAU.

Veuillez agréer,

MADAME,

L'assurance du profond respect avec lequel

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble

et très-obéissant serviteur,

P. S.

Londres,
ce 1er Novembre, 1813.

qué que les devoirs domestiques. En le voyant, on s'étonnait que tant de simplicité pût s'allier à tant de gloire. C'est sous ce point de vue que je me propose de montrer ce grand homme, ainsi que dans les différentes circonstances de son retour en Europe, jusqu'au moment fatal, qui a terminé une si belle vie. Hélas! qui eût pu supposer, lorsque je recueillais les traits de bonté, de générosité, de candeur, qui me l'ont rendu si cher, et les faits qui prouvent avec quel enthousiasme il a été accueilli en Allemagne, que j'aurais à remplir sitôt le devoir douloureux de rendre justice à sa mémoire!

C'est en Amérique que j'ai connu

pour

pour la première fois le Général Moreau, et depuis, j'ai eu souvent occasion de le voir dans les détails de sa vie privée, toujours digne de son grand nom et méritant l'affection de ses voisins, qui ne le distinguaient que par le titre de *notre bon Moreau!*

A son arrivée dans le nouveau Continent, le Général Moreau, dont la famille avait été obligée de prolonger son séjour en Europe, parcourut en observateur un pays, qui offre des aspects si neufs et si extraordinaires à un étranger. Après avoir visité les chutes du Niagara, il descendit l'Ohio et le Mississipi, et revint ensuite par terre au point d'où il était parti. Il acquit dans ce voyage une connais-

sance parfaite de cette partie de l'Amérique, ce qui prouve la grande habitude qu'il avait, comme militaire, de juger au premier coup-d'œil les sites qui rendent un pays remarquable.

A son retour de ce voyage, il acheta une belle maison de campagne à Morrisville au pied de la chute de la Delaware. C'est là qu'il trouva en partie le bonheur, dont la jalousie de son cruel rival avait cherché à le priver; c'est là qu'entouré d'une famille charmante et d'amis sincères, il parut perdre tellement de vue l'injustice dont il était victime, qu'on ne l'entendit jamais

la

la mentionner et rarement nommait-il celui qui en était l'auteur.

On voyait dans tout ce que disait ou faisait Moreau, qu'il voulait oublier lui-même ce qu'il avait été, et qu'il cherchait à le faire oublier aux autres; mais si dans le premier moment, ses manières pleines de naturel et son ton sans prétention, empêchaient qu'on ne se rappelât sur-le-champ le grand homme, bientôt le contraste de cette simplicité avec sa grande renommée et ses hauts faits, saisissait l'esprit d'admiration, et on contemplait avec enthousiasme le héros, dans le simple appareil de ses vertus et de ses habitudes domestiques.

Sa fortune quoiqu'extrêmement diminuée par les persécutions dont il avait été l'objet, et par l'obligation qu'on lui avait imposée de payer les frais énormes de la procédure dans laquelle il avait été lâchement impliqué, lui permettait cependant de se livrer à son penchant pour l'hospitalité et pour sécourir les malheureux. Sa maison était ouverte à ses nombreux amis, on y respirait un charme inexprimable, qui se composait de tout l'intérêt que cause toujours la vue d'un héros proscrit, mais qui est supérieur à l'infortune, et de l'admiration qu'on ne pouvait refuser à sa belle et jeune épouse, qui embellissait sa retraite par des talents et

des

des qualités, qui avaient brillé dans les cercles d'une des premières capitales de l'univers.

La situation de sa campagne lui permettait de se livrer à son goût pour la pêche et pour la chasse : rien de plus touchant que de le voir en rapporter les produits, seul dans un bateau et rentrer au sein de sa famille heureuse de le revoir.

Au mois de Décembre, il revenait habiter New-York. Il recevait chez lui des gens de toutes les opinions et de tous les partis ; mais sa prudente réserve les retenait tous dans les bornes convenables. La voix de l'opposition se taisait devant lui et il semblait communiquer à tout ce qui

l'entourait cet esprit de conciliation et d'impartialité qui caractérisait toute sa conduite. Il s'occupait de politique à regret; on eût dit, qu'ayant trouvé au nouveau monde plus de bonheur qu'il ne pouvait raisonnablement en espérer, il répugnait à s'occuper des crises dont l'ancien était agité. Cependant les politiques Américains le consultaient comme leur oracle et voyaient avec étonnement presque toutes ses conjectures vérifiées par la suite.

Toutefois, quelqu'éloignement qu'il parût montrer pour ce qui lui rappelait des jours de trouble et d'infortune, il ne pouvait détourner sa pensée, ni ses regards de sa patrie, et l'amour

l'amour qu'il lui portait, ainsi que l'espoir d'y être un jour rappelé pour contribuer à rétablir son repos et sa gloire, lui firent constamment rejetter les offres brillantes qui lui furent faites pour l'engager à consacrer ses services à d'autres pays. Mais les désastres que les armées Françaises avaient éprouvés en Russie, affligèrent tellement son cœur par le vif attachement qu'il portait à la France, et l'irritèrent si fortement contre celui qui en était l'auteur, et qui avait sacrifié dans cette entreprise aussi barbare qu'insensée la fleur des guerriers Français, qu'il crut ne plus devoir refuser l'aide de ses talents au succès de la cause commune et à la déli-

vrance générale. Il me disait souvent avec amertume : " Cet homme cou- " vre de honte et d'opprobre le nom " Français ; on n'osera bientôt plus " le porter. Il réserve à mon mal- " heureux pays la haine et les malé- " dictions de l'univers. Bientôt les " Français seront encore plus mal- " traités que les Juifs, plus pour- " suivis que cette nation du mépris " et des anathêmes des autres peu- " ples."

Ayant perdu l'espérance de voir sa patrie sauvée par quelqu'élan vigoureux de la part des Français de l'intérieur, il crut devoir contribuer à son salut en s'unissant à une puissance à laquelle on ne peut supposer

des

des vues ambitieuses relativement à la France, et qui ne s'était armée que pour repousser l'injuste aggression dont celle-ci avait été l'instrument. Il céda en conséquence aux désirs de Sa Majesté l'Empereur de Toutes-les-Russies, mais se fiant entièrement à ce Souverain, dont il connaissait, disait-il, le cœur magnanime et généreux, il réfusa toutes les offres qui lui furent faites, par le Ministre de S. M. Impériale aux Etats-Unis, et ne voulut faire aucune stipulation préliminaire: sa confiance étant sans bornes dans le Prince qui l'appelait, et ses motifs étant tout à fait différents de ceux qui engagent, dans d'autres circonstances, des militaires à passer

à passer au service d'une puissance étrangère.

Voyant la campagne prête à s'ouvrir, il sentit combien il était indispensable qu'il se trouvât avant le mois de Juin sur le théâtre des opérations militaires, et je l'ai entendu plusieurs fois exprimer son impatience d'y arriver assez tôt pour que ses conseils pûssent être de quelqu'utilité ; mais en même temps son cœur éprouvait des combats cruels, partagé comme il était, entre ses devoirs envers sa patrie et l'amour qu'il portait à son épouse et à son enfant, qui toutes deux étaient en France depuis dix mois pour raison de santé. Il craignait de laisser ces deux

deux êtres chéris, sous ce qu'il appelait les griffes du tyran, n'étant pas sûr que son épouse eût reçu les lettres dans lesquelles il l'instruisait de son départ. Mais il paraît que, malgré les distances, ces deux grandes âmes s'étaient entendues, car, au mois de Mai, le Général Moreau reçut de son épouse une communication, dont lui seul pouvait connaître le secret, et dont elle seule pouvait composer l'allégorie, par laquelle il vit qu'elle supposait qu'il devait partir et qu'elle avait pris ses mesures en conséquence.

Enfin il se détermina à partir dans les premiers jours de Juin. Le Ministre de Russie demanda sur-le-champ

champ à l'Amiral Cockburn un permis pour un navire Américain se rendant en Europe avec un courier ; l'Amiral auquel le secret de ce voyage avait été confié se hâta de donner les facilités nécessaires. Toute notre anxiété se porta ensuite sur les moyens de dérober ce projet de départ à la connaissance du Ministre de Buonaparte, qui n'aurait pas manqué d'envoyer un corsaire Français pour nous saisir, ou d'employer toute la puissance de ses intrigues pour nous retenir. L'attente de voir partir avant nous le Ministre des Etats-Unis, qui se rendait en France sur l'Argus, nous fit retarder de quelques jours notre départ.

Enfin

Enfin le 21 du mois de Juin je m'embarquai avec le Général Moreau à Hellgate à bord du navire l'Hannibal, du port de 550 tonneaux, et un des meilleurs voiliers de la marine Américaine.

Bientôt nous perdîmes de vue les côtes de l'Amérique, et un vent favorable nous conduisit le premier Juillet au banc de Terreneuve, où nous restâmes environ six heures pour pêcher de la morue. De-là jusqu'à la hauteur de Gottenbourg nous n'apperçûmes aucun vaisseau, ayant toujours un vent favorable et étant enveloppés de brouillards qui semblaient nous protéger contre les corsaires Français et Américains, de qui nous avions

avions tout à craindre. Je le faisais observer au Général, en lui disant que nous étions évidemment sous l'égide de la Providence.

Le 22 Juillet nous découvrîmes les côtes de Norvège et fumes hélés par une frégate Anglaise. C'était la frégate Hermodry, Capitaine Chatan; celui-ci ayant appris de moi que le Général Moreau était à bord du navire, se précipita dans le canot pour venir lui offrir tous les services qui étaient en son pouvoir. C'est par lui que le Général Moreau fut instruit de l'arrivée de son épouse en Angleterre, ce qui dissipa entièrement les nuages, qui quelquefois avaient

avaient obscurci son front pendant la traversée.

Le 24 Juillet nous entrâmes dans le port de Gottenbourg. Pendant toute la traversée le Général avait joui d'une santé parfaite et avait fait de la lecture son occupation favorite. Je n'oublierai jamais cette heureuse époque de ma vie ! J'étais tout entier au plaisir de l'entendre disserter sur toutes sortes de sujets. Sa manière de s'exprimer quoique pure et souvent élégante, n'appartenait qu'à lui ; elle tenait de la franchise militaire et de la politesse de l'homme du monde. Il exposait ses pensées avec clarté, avec aisance, et il avait tant lu et tant observé qu'il répandait

la

la plus grande variété et le plus constant intérêt dans la conversation. Les seuls objets sur lesquels il était difficile de le faire parler, étaient les faits qui constituaient sa gloire militaire, et les persécutions qu'il avait essuyées de la part de ses ennemis. Il ne pouvait pardonner à Napoléon les maux que celui-ci faisait éprouver à la France, mais il lui pardonnait tous ceux dont il l'avait affligé. Son âme angélique ne connaissait pas la haine, et son cœur repoussait toute idée de vengeance particulière. Les seuls traits que j'aie pu recueillir de lui relativement à son emprisonnement et à son exil, se rapportent aux refus et à la fierté qu'il oppo

opposa sans cesse aux insinuations des agents de Napoléon, qui cherchaient à lui faire faire quelques démarches envers ce dernier pour opérer un rapprochement. Lorsque Buonaparte eut perdu l'espoir de sacrifier le Général Moreau, il lui envoya F..... au Temple pour lui proposer les conditions auxquelles il lui accorderait la liberté et se reconcilierait avec lui; mais elles furent rejettées sèchement par le Général, qui dit qu'il préférait son sort à celui de son persécuteur. Lorsqu'il fut arrivé à la frontière d'Espagne, l'officier, qui l'avait accompagné jusques là par ordre de la police, lui dit mystérieusement que s'il avait

l'intention

l'intention d'écrire à l'Empereur il pouvait le faire et attendre sur la frontière une réponse, qui ne pouvait manquer d'être prompte et favorable. Le Général répondit, qu'il ne voulait point écrire à ce que l'officier appelait son Empereur, ni avoir avec celui-ci aucun rapport quelconque. Il me parla souvent durant la traversée avec attendrissement du Général Pichegru, dont il admirait les grands talents, les vertus énergiques, et dont il déplorait sans cesse la fin lamentable. Il aimait aussi à s'entretenir du génie et des talents militaires de notre immortel Souvoroff, qu'il jugeait cependant avec une impartiale sévérité. Il s'était occupé

pé dé relever les erreurs de ses historiens ; mais, malheureusement, les notes qu'il avait faites sur ce sujet, ainsi que beaucoup d'autres très-intéressantes, ont été perdues avec sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma en Décembre 1811, sa maison de campagne.

Le 26 Juillet, nous mîmes pied à terre à Gottenbourg. La première visite du Général fut pour le Gouverneur, il voulut ensuite parcourir la ville ; mais l'empressement de la multitude, ses acclamations de joie le forcèrent bientôt à quitter la promenade.

Le même jour il écrivit à l'Empereur de Russie et au Prince-Royal de

Suède. Le 27, il rendit une visite au Maréchal d'Essen. Ce Général en exprimant avec la franchise et la sincérité d'un vieux militaire la joie qu'il avait de le voir, me dit : " Vous " nous avez amené un secours de " 100,000 hommes. Quel plaisir son " arrivée va causer à notre Prince- " Royal, qui ne cesse de parler de " son ami le Général Moreau ! Que " de fois le Prince m'a répété que " Moreau était né Général, qu'il " avait la conception, le coup-d'œil, " la décision d'un grand capitaine !"

Il y avait plus d'un an que le bruit s'était répandu en Suède, que le Général Moreau viendrait dans ce royaume ; ceci tenait à la circonstance

tance suivante : Lorsque le Prince-Royal, accompagné du Maréchal, se rendait à Stokholm, il demandait à celui-ci chaque fois qu'il voyait une jolie maison de campagne : " cela " est-il à vendre ?" et sur ce que le Maréchal lui observait, " que le Roi " possédait cinq superbes châteaux," S. A. R. lui répondit, " que ces " questions n'avaient pour but que " de trouver la plus jolie habitation " pour son ami le Général Moreau."

Pendant le peu de jours que le Général resta à Gottenbourg, il s'occupa de ses bagages de campagne, c'est-à-dire, qu'il mit de côté la plus grande partie de ses effets pour être envoyée en Russie, et qu'il ne garda

que des cartes géographiques, dont il avait une collection précieuse, et une très-petite quantité de linge. Peu d'hommes étaient plus que lui bornés dans leurs besoins. Il pouvait se passer de tout ce qui n'est pas strictement nécessaire, et un domestique était presque une superfluité pour lui. Lorsque je lui témoignais combien j'étais étonné de le voir si indépendant de tout ce qui constitue les choses les plus indispensables à l'existence, il me répondait : " Telle doit " être la vie d'un militaire ; il faut " savoir se passer de tout, n'être ja- " mais découragé par les privations : " c'est ainsi que nous avons fait la " guerre. A peine le Général en " chef

" chef avait-il une voiture. Nos ba-
" gages n'embarrassaient point notre
" marche, et dans les retraites, nous
" n'étions point encombrés de ces
" équipages multipliés qui quelque-
" fois font perdre plus d'hommes à
" une armée qu'une défaite."

Il avait une manière d'arranger ses malles qui mérite d'être mentionnée ici. Il divisait son argent, ses habits, son linge et autres effets nécessaires dans chacune, aussi également que possible, ensorte qu'il était à-peu-près sûr de ne pas être exposé aux privations que les chances de la guerre font éprouver à des militaires moins prévoyants.

Le premier Août nous quittâmes

Gottenbourg. Dès ce moment notre voyage jusqu'à Estadt fut pour le Général Moreau une marche triomphale. Chacun se disputait l'honneur de le voir et de le posséder chez soi. Nous trouvions presque toujours les propriétaires des châteaux voisins de notre route, qui nous attendaient aux rélais pour offrir leurs services au Général : il enchantait tout le monde par ses manières et sa conversation.

A Estadt nous trouvâmes un brick de guerre Suédois, à bord duquel le Général fut conduit par l'Amiral-Général Suédois, qui lui rendit les plus grands honneurs. La traversée dura quarante-huit heures, et le 6 Août, à dix heures, nous fûmes en rade à

Stralsund.

Stralsund. J'allai le premier à terre pour annoncer notre arrivée au Commandant de la place, qui me dit que le Général était attendu et qu'un aide-de-camp avait à lui remettre une lettre du Prince-Royal. A midi, il débarqua et fut salué de vingt et un coups de canon, les gens de l'équipage étant montés sur les mâts. Il fut reçu sur le port par tous les Généraux et Officiers supérieurs Suédios, qui l'accompagnèrent au palais au milieu des habitants, qui poussaient des cris de joie, et des troupes, qui lui rendaient les honneurs militaires. Il était à dîner chez le Commandant, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du Prince-Royal ; il vola au-devant de

lui ; mais aussitôt que le Prince l'eut aperçu, il s'élança de sa voiture, le pressa dans ses bras en lui prodiguant les expressions de la plus vive amitié ; cette entrevue véritablement touchante tira des larmes à tous les yeux. Dès ce moment la première question que faisait le Prince-Royal à tous ceux qui l'abordaient était : " avez-vous vu Moreau ? "

Pendant trois jours que ces deux grands hommes passèrent ensemble, ils ne se quittèrent pas. Ils employèrent cet intervalle à concerter le grand plan, qui doit rendre le repos et le bonheur à l'univers. Le lendemain ils allèrent visiter les fortifications de Stralsund et se trouvèrent à l'entrée

l'entrée des troupes Anglaises dans cette ville sous le commandement du Général Gibbs. Le Général Moreau fut très-satisfait de rencontrer ici le Comte de Valmoden, avec lequel il eut une longue conférence ; nous y fûmes rejoints aussi par le Colonel Rapatel, son ancien aide-de-camp.

Nous quittâmes Stralsund à trois heures du matin. Ce que j'ai dit de la manière dont Moreau fut accueilli en Suède, donne à peine un idée de la réception qui lui fut faite en Prusse. Chacun exprimait à sa manière la joie que causait sa présence. Les aubergistes refusaient son argent, les maîtres de poste fournissaient leurs meilleurs chevaux.

A peine s'arrêtait-il un instant que sa voiture était entourée d'une multitude empressée de le voir et de l'applaudir. Il était loin de s'attribuer à lui-même tous ces hommages : " Ce " bon peuple," disait-il, "prouve, par " toutes ces démonstrations, toute la " haine qu'il porte au joug de Buona- " parte, et le désir qu'il a d'en être " à jamais délivré." L'effet que causait sa présence a produit plusieurs scènes touchantes, parmi lesquelles je n'en citerai qu'une, remarquable par sa simplicité : à la porte d'une petite ville, un vieux caporal à cheveux blancs me demanda le nom du voyageur avec qui j'étais, et lorsque j'eus prononcé celui du

Général

Général Moreau, il le répéta trois fois avec tous les signes de l'étonnement, puis les larmes aux yeux, il saisit vivement la main du Général, et malgré ses efforts, il la couvrit de baisers, en l'appelant " *notre Père !* " *notre Père !*" Ensuite il appela d'une voix forte trois invalides, qui composaient toute la garde de la porte et les rangea en ligne pour saluer le Général, qui fut très-sensible à ce témoignage simple et naïf de l'intérêt que sa présence inspirait.

A mesure que nous avançions dans un pays où tout rappelle la gloire du grand Frédéric, le Général Moreau m'étonnait par la connaissance qu'il avait non-seulement des évène-

ments politiques et militaires qui le rendaient intéressant, mais encore de ses ressources manufacturières et territoriales. Charles XII et Frédéric-le-Grand étaient ses héros favoris; le premier, à cause de son grand caractère et de son étonnante intrépidité; le second, à cause de ce génie étendu, de cette âme forte, qui jamais ne déployèrent avec plus d'avantage leurs moyens qu'au milieu des plus grands revers; il l'admirait également comme un sage, comme un héros et comme un Roi. " Celui-là," disait-il, " n'a jamais abandonné son armée " au milieu des combats. Ses vic- " toires étaient le fruit des plus " hautes combinaisons, secondées du " coup-

" coup-d'œil le plus juste, de plus
" rare sang-froid, et d'un courage tel
" qu'il convient aux Souverains d'en
" montrer. La tactique furibonde
" de Buonaparte a entièrement bou-
" leversé l'art de la guerre; les ba-
" tailles ne sont plus que des bouche-
" ries; ce n'est pas comme autrefois
" en épargnant le sang des soldats
" qu'on détermine le succès d'une
" campagne, mais bien en le faisant
" couler à grands flots. Napoléon
" n'a gagné ses victoires qu'à coups
" d'hommes."

En passant à New-Orembourg où était le quartier général du Prince de Suède, le vénérable Maréchal Steding, apprenant l'arrivée du Général Moreau,

Moreau, sortit de table pour l'engager à dîner avec lui. Je n'ai jamais vu plus d'accord, plus d'harmonie que dans cette réunion de braves militaires, qui écoutaient avec enchantement un grand homme qu'ils n'avaient connu jusque là que par ses exploits.

Nous entrâmes à Berlin à 8 heures du soir. Dès que le bruit de l'arrivée du Général Moreau dans cette capitale se fut répandu, les rues qui aboutissaient à son hôtel et le boulevard qui y faisait face se remplirent d'une foule nombreuse qui témoignait sa joie par des *huzzas* mille fois répétés. Le lendemain il alla rendre visite à S. A. R. le Prince Frédéric

et à S. E. l'Ambassadeur de Russie, le Général Suttelen et au Général Bulow. Nous quittâmes Berlin le même jour à midi accompagnés d'une multitude encore plus considérable que celle qui nous avait accueillis la veille.

Sur notre route, nous trouvions dans chaque ville, chaque village, des déserteurs de l'armée Française, la plupart Allemands et Italiens, qui sollicitaient tous du service chez les Alliés. Nous ne trouvâmes parmi eux qu'un seul vétéran qui avait servi sous Moreau, les autres n'étant que de très-jeunes gens. Ce brave homme reconnut, les larmes aux yeux, son ancien Général, et l'assura que

son

son souvenir était profondément gravé dans le cœur des soldats Français, et que Buonaparte en était tellement effrayé qu'il avait défendu sous peine de mort qu'on prononçât le nom de Moreau dans l'armée, et déclaré que rien n'était plus faux que le bruit qui s'était répandu de son arrivée sur le Continent. Il ajouta, qu'il restait très-peu de soldats qui eussent fait les anciennes campagnes du Rhin, que la plupart avaient péri en Russie, et que le petit nombre de ceux qui avaient échappé à cette désastreuse campagne diminuait chaque jour par la nécessité où l'on était de mettre les vétérans en avant pour animer et soutenir les enfants, dont

se compose la plus grande partie de l'armée de Buonaparte. Le Général causa assez long-temps avec lui, et sur la demande qu'il lui fit du motif qui l'avait engagé à déserter, il répondit: " Mon Général, il n'y a plus de " plaisir à servir dans l'armée Fran- " çaise, on n'y voit que des enfants, " qui ne consentent à se battre, que " quand deux cent canons étourdis- " sent leurs oreilles."

Près d'Olau nous rencontrâmes le Général Pozzo di Borgo, que nous apprit que les Autrichiens avaient joint les Alliés et qui parla de l'impatience avec laquelle Moreau était attendu au quartier-général.

Ayant appris à Glatz que l'Empereur

pereur devait passer la nuit à Ratiborshitz, nous nous dirigeâmes vers cet endroit, où nous arrivâmes malheureusement deux heures après que Sa Majesté l'avait quitté pour Prague.

Lorsque nous entrâmes dans la grande chaussée qui conduit à Prague, nous la trouvâmes couverte du parc d'artillerie Russe. Le Général admira la tenue des hommes, la beauté des attelages, la légèreté des affuts et des canons. " C'est ainsi," disait-il, " qu'il faut porter les foudres de la " guerre ; l'apparence de votre ar- " tillerie m'explique déjà la supé- " riorité qu'elle a eue dans les der- " nières campagnes." Il fit aller notre voiture plus lentement, afin d'examiner

d'examiner plus en détail cette branche de notre matériel militaire.

Bientôt nous nous trouvâmes au milieu de la garde Impériale Russe, et le nom du Général Moreau qui vola sur-le-champ de bouche en bouche fit sur tous ces braves la plus vive impression. Les Généraux Miloradovitz, Ermoloff, et Rosen, s'empressèrent de venir lui témoigner leur satisfaction de le voir à l'armée, et nous accompagnèrent à une très-grande distance. Le contentement était peint sur tous les visages, nos jeunes officiers se précipitaient au-devant de notre voiture pour contempler leur grand modèle. Le Général rendait justice à leur bonne

tenue,

tenue, à leur air martial. " Voilà," me disait-il, " les héros de Pultusk, " d'Eylau, de Smolensk ; on peut " tout entreprendre avec de tels " hommes."

Nous fûmes forcés par un accident arrivé à notre voiture de nous arrêter quatre heures à Konisgratz, ce qui donna le temps au Général d'aller visiter le Prince-Royal de Prusse, qui se trouvait dans cette ville. Le jeune Prince le reçut avec des manières charmantes, lui exprima vivement la joie qu'il éprouvait de le voir, et pendant une conversation de quelques heures lui parla principalement de ses campagnes, qu'il avait très-bien étudiées.

Le

Le 16 Août, à 8 heures du soir, nous arrivâmes à Prague ; c'était la veille de la rupture de l'armistice. A peine eumes nous mis pied à terre que le Général m'envoya avec le Colonel Rapatel pour prendre les ordres de Sa Majesté l'Empereur Alexandre, que nous trouvâmes sur le point de sortir avec S. M. l'Empereur d'Autriche pour se rendre au théâtre. Le Colonel Rapatel reçut l'ordre de se trouver au palais après la représentation. Sa Majesté après lui avoir exprimé toute la satisfaction qui lui causait l'arrivée du Général Moreau, lui dit, qu'Elle voulait qu'il se reposât après le long et pénible voyage qu'il venait de faire, et qu'Elle remet-

tait au lendemain à neuf heures le plaisir de le recevoir. En même temps l'Empereur envoya un de ses aides-de-camp pour complimenter le Général.

Le lendemain à huit heures et demie du matin, je sortais de notre appartement lorsque je rencontrai l'Empereur prêt à y entrer ; je n'eus que le temps d'avertir le Général de l'arrivée de Sa Majesté qui l'embrassa en l'abordant et le laissa après deux heures de conversation. En quittant Sa Majesté, le Général vint à moi les larmes aux yeux et me dit d'une voix attendrie : " Ah ! mon chez " S..... quel homme que l'Empereur ! " dès ce moment j'ai contracté l'o-

" bligation

" bligation de sacrifier ma vie pour
" lui. Il n'est personne qui ne se
" fasse tuer pour le servir. Que tous
" les rapports flatteurs que j'avais
" entendus sur son compte, que toutes
" les idées avantageuses que je m'é-
" tais faites de lui, sont au-dessous
" de cet ange de bonté ! "

Le Général se rendit ensuite au château où Sa Majesté Impériale le présenta à LL. AA. Impériales les Grandes-Duchesses de Veimar et d'Oldembourg. Il fut enchanté de leur esprit, de leurs connaissances et de leurs manières. En les quittant il alla visiter les Ministres et les Généraux. Le soir il eut avec le Comte

Metternich

Metternich une conversation très-intéressante.

Le 18, à midi, le Général fut présenté par S. M. l'Empereur de Russie à S. M. l'Empereur d'Autriche, qui le reçut avec la plus grande distinction, et, entr'autres choses, le remercia de la modération et de la douceur qu'il avait montrées dans toutes les occasions lors de ses campagnes sur le Rhin ; en ajoutant, " que " le caractère personnel du Général " avait contribué beaucoup à dimi- " nuer les maux de la guerre à l'égard " des sujets de S. M. Impériale."

Sa Majesté le Roi de Prusse venait d'arriver à Prague. L'Empereur Alexandre

Alexandre désirait vivement lui présenter le Général ; mais prévoyant, en même temps, que celui-ci, qui devait partir le lendemain pour l'armée, avait à peine assez de temps pour les préparatifs les plus indispensables, Sa Majesté l'invita à aller attendre ses ordres chez lui. Nous étions dans cette attente, lorsque tout à coup l'Empereur entra avec le Roi de Prusse, et s'adressant au Général lui dit : " Général Moreau, Sa Majesté " le Roi de Prusse." Ce Prince l'aborda en lui disant : " qu'il venait " avec le plus grand plaisir faire une " visite à un Général si renommé par " ses talens et ses vertus." S. M. ajouta ensuite du ton le plus touchant

chant: " combien Elle admirait les " motifs qui l'avaient engagé à se " rendre à l'armée des Alliés, et " combien Elle comptait sur ses talents et ses vertus pour le succès de " la cause commune." Les deux Souverains s'enfermèrent ensuite avec lui pendant deux heures.

En traitant Moreau avec tant de distinction, l'Empereur montra qu'il connaissait d'après son propre cœur ce qui était fait pour captiver celui d'un grand homme. Toutes les décorations, toutes les récompenses n'étaient rien en comparaison de cet accueil dans lequel Sa Majesté Impériale oublia un instant le rang suprême, pour honorer par une démarche

marche éclatante un homme, dont la renommée militaire était le moindre mérite. Celui-ci y était tellement sensible, qu'il ne pouvait plus parler avec sang-froid de cet auguste Souverain, et que l'entendant appeler devant lui par un des Généraux: " le meilleur des Princes," il répliqua vivement, " comment, Mon- " sieur? dites le meilleur des Hom- " mes !"

Le Général m'a dit, que Sa Majesté Impériale lui avait raconté en quelques heures la campagne précédente d'une manière si précise, si claire, avec des observations si justes, des commentaires si profonds, qu'il croyait entendre parler le général le

plus expérimenté. Il se permit de faire à l'Empereur les questions les plus détaillées, ce qui donna à S. M. Impériale l'occasion de lui expliquer toutes les marches, toutes les manœuvres des armées, et de suppléer par là à ce qu'il y avait d'obscur ou d'incomplet dans les rapports officiels, qui étaient les seuls documents que le Général avait lus en Amérique pour s'en former une idée. Depuis cette conversation j'ai entendu plusieurs fois dire à Moreau, que si quelque chose nuisait à toutes les perfections, dont l'Empereur est doué, c'était un excès de modestie. Il professait aussi la plus haute admiration pour la Grande-Duchesse d'Oldembourg : " c'est,"

" c'est," disait-il, " la grande Cathe-
" rine elle-même ; son génie étonne
" et ses manières captivent tous ceux
" qui la connaissent."

Le 19, au soir, Moreau partit pour l'armée avec un des aides-de-camp de S. M. Impériale, et me laissa avec le Colonel Rapatel pour faire les arrangements, dont les visites multipliées qu'il avait reçues l'avaient empêché de s'occuper. Nous devions le rejoindre le lendemain.

Qu'il me fût doux d'entendre, après son départ, les éloges que chacun faisait de lui. En deux jours il avait gagné tous les cœurs ; sa franchise, sa noble simplicité avaient écarté toutes les idées de jalousie qui auraient pu

s'élever contre lui, en voyant l'accueil qu'il avait reçu. Chacun applaudissait hautement à la confiance illimitée que Sa Majesté Impériale mettait en lui. Il m'avait chargé lui-même, de répéter à tous ceux qui me feraient des questions sur son compte, qu'il n'avait d'autre ambition que de concourir de ses moyens et de son expérience au succès de la cause commune, dont le triomphe devait nécessairement rendre le bonheur et la paix à sa patrie, au sein de laquelle il voulait terminer ses jours dans la pratique des vertus domestiques.

Le Colonel Rapatel et moi eûmes l'honneur d'être présentés le 20 à LL. AA. Impériales les Grandes-Duchesses

Duchesses de Veymar et d'Oldembourg, pour lesquelles le Général Moreau nous avait laissé une lettre. Nous eûmes tout lieu d'être satisfaits de leur accueil gracieux. Leurs Altesses nous adressèrent une foule de questions sur notre Général et exigèrent que nous leurs fissions connaître jusques dans ses moindres détails sa manière de vivre au nouveau monde. Nous eûmes le plaisir de les entendre s'expliquer sur son compte dans les termes de l'admiration la mieux sentie : nous disant qu'Elles n'avaient jamais vu un homme qui méritât autant sa renommée et qui ayant le droit de montrer les plus hautes prétentions, fût en même

temps si franc, si simple et si modeste. Leurs Altesses Impériales, dans une audience qu'Elles me donnèrent le lendemain, me chargèrent de rappeler à Moreau qu'Elles attendaient avec impatience de ses nouvelles, et de l'engager à faire venir promptement près d'Elles son épouse, en ajoutant qu'il n'y avait personne au monde qui les intéressât autant que Madame Moreau. La Grande-Duchesse Catherine remit au Colonel Rapatel une lettre pour le Général.

Le 25 nous le rejoignîmes à Reichstadt, à six miles de Dresde. Il en partit sur-le-champ pour se rapprocher de cette capitale et fit cette route comme toutes les autres à côté

de

de Sa Majesté l'Empereur. Le lendemain il passa de même toute la journée à cheval accompagnant S. M. Impériale et S. M. Prussienne. L'attaque de Dresde commença à quatre heures après-midi, et vers le soir, elle devint très-sérieuse : on vit la ville incendiée dans douze endroits. A huit heures, le Général me fit signe de le suivre, et nous descendîmes dans la vallée où était rangée la cavalerie Autrichienne en ordre de bataille. Il parcourut le front des colonnes avec la plus grande rapidité, au milieu des boulets et des bombes qui tombaient de toutes parts, et ne s'arrêta que pour parler, au Général Chastler, qui le reçut avec toutes les

démonstrations de l'intérêt et du respect le plus vif. Le Général se porta ensuite plus en avant pour reconnaître les batteries et l'ennemi. On éprouve toujours près d'un héros un sentiment d'assurance qui empêchait que dans cette circonstance je ne songeasse aux périls qui m'entouraient, mais voyant avec quelle témérité Moreau s'exposait et sentant de quel prix sa vie était pour nous, je lui témoignai vivement mes craintes en le conjurant de songer au deuil que répandrait parmi les Alliés la perte d'un homme sur qui reposaient tant d'espérances. Il m'écouta et prit le parti de retourner près de l'Empereur. Nous étions éclairés dans notre route

par

par les flammes de Dresde en feu, et par l'explosion des bombes qui tombaient à quelque distance de nous. Nous trouvâmes l'Empereur Alexandre inquiet de ce qu'était devenu le Général, qu'il avait vu à ses côtés toute la journée. Celui-ci rendit compte à Sa Majesté Impériale des positions de l'ennemi sur tous les points.

Dans la nuit il eut occasion de faire connaissance avec Son Altesse Impérial le Grand-Duc Constantin, qui venait annoncer que l'intention de l'ennemi était de déboucher sur la droite.

Les rapports des prisonniers confirmaient l'arrivée de Buonaparte à

Dresde, à une heure après-midi, avec 60,000 hommes, dont une partie, qui étaient ses gardes, avait été transportée dans des voitures de poste.

Ce fut dans cette journée que deux régiments Wurtembergeois passèrent tambour battant de notre côté et se rangèrent immédiatement parmi nos troupes.

Le 27. (Jour fatal, qui fut marqué par une catastrophe si affligeante pour l'Europe, si terrible pour la France, et si cruelle pour les amis de l'ordre et les admirateurs de la véritable gloire!) Le temps était affreux, la pluie qui tombait par torrents permit à peine de faire usage de l'artillerie, et malgré toutes les précautions,

tions, les fusils furent tellement pénétrés de l'humidité qu'ils devinrent inutiles dans les mains des soldats. Vers midi, Moreau communiquait quelques observations militaires à Sa Majesté Impériale qui était à une très-petite distance, lorsqu'un boulet parti d'une batterie ennemie qui cherchait à démonter une des nôtres, derrière laquelle ils se trouvaient, fracassa le genou de la jambe droite du Général, et traversant le cheval emporta le mollet de l'autre jambe. Il seroit difficile de rendre la douleur qu'éprouva mon Souverain à l'aspect de ce coup affreux ; il en fut touché jusqu'aux larmes, et se hâta lui-même de prodiguer au héros qui venait d'être

d'être frappé tous les secours et toutes les consolations qui pouvaient ou le soulager ou le rassurer. Le Colonel Rapatel s'était de son côté précipité pour le recevoir dans ses bras : " Je " suis perdu, mon cher Rapatel," lui disait-il : " mais il est si doux de " mourir pour une si belle cause et " sous les yeux d'un aussi grand " Prince ! " Le Colonel cherchait à lui déguiser son état, en lui disant, qu'il était facile de le sauver, et que s'il restait à un homme comme lui la tête et le cœur, il pouvait encore espérer de rendre de grands services et de parcourir une carrière glorieuse. Mais le Général sans vouloir décourager les espérances de l'amitié, montrait

trait par son silence qu'il ne croyait pas à ses pronostics; et que déjà sa grande âme avait apperçu la mort sans effroi.

On fit à la hâte pour lui un brancard avec des piques de Cosaques; on le couvrit de quelques manteaux et on l'emporta dans une maison moins exposée au feu de l'ennemi. C'est là que M. Welly, premier chirugien de S. M. l'Empereur Alexandre, fit d'abord l'amputation de la jambe droite au-dessus du genou; quand cette première opération fut terminée, le Général le pria d'examiner l'autre, et de lui dire s'il était possible de la sauver; mais ayant reçu pour réponse que cela était impossible,

possible, "Eh! bien! coupez là donc!" lui dit-il froidement. Je n'ai pas besoin de dire quelle fermeté impassible il montra au milieu des tourments de ces deux amputations, ni le soin qu'il prenait de consoler lui-même ceux qu'il voyait verser sur ses souffrances des larmes, qu'il leur reprochait comme les marques d'une amitié pusillanime.

Bientôt malgré tous les efforts qu'on avait employés pour cacher cette catastrophe aux armées, la nouvelle s'en répandit rapidement - et causa une consternation générale. L'armée ayant reçu l'ordre de faire un mouvement pour se remettre à la hauteur de celle du Général Blucher,

on

on transporta Moreau à Passendorf, où il passa la nuit. Il eut un sommeil court, mais tranquille, et fort peu de fièvre; il ne prit qu'un peu de bouillon et de l'eau et du vin.

Le 28, à quatre heures du matin, nous le plaçâmes sur des brancards arrangés plus commodément et auxquels on avait adapté des rideaux. Quarante Croates furent commandés pour le porter, et dix Cosaques de la garde lui servirent d'escorte. La matinée fut très-pluvieuse. Le Général demanda souvent de l'eau pour se rafraîchir la bouche, et arrivé à Dipposvalde il prit un peu de pain dans du bouillon. Il paraissait fort tranquille et même en bonne santé.

J'eus

J'eus l'occasion de rencontrer le Roi de Prusse, qui se rendoit à Toplitz. S. M. me fit les questions les plus empressées sur son état, qui semblait l'affecter vivement, et me dit: " je " regarderais sa mort comme le plus " grand malheur qui put m'arriver."

Nous continuâmes notre route vers les frontières de la Bohême, et à quatre heures nous étant arrêtés pour lui donner quelque repos, les Croates qui le portaient furent remplacés par des gardes Prussiennes. Nous fûmes ensuite rencontrés par l'Empereur et sa suite. Sa Majesté ayant appris de moi que le Général ne dormait pas, s'approcha de lui, s'informa avec le plus tendre intérêt de sa santé, et lui dit

dit quelques mots sur les positions qu'occupait l'armée. Nous arrivâmes à l'entrée de la nuit au quartier-général. Je ne puis décrire l'attendrissement que causait à toutes les troupes le triste spectacle de ce Général, depuis quelques jours l'objet de tant d'espérances et de tant d'enthousiasme, porté ainsi sur un brancard et si grièvement blessé. Combien j'ai vu de larmes couler sur des joues couvertes de cicatrices glorieuses! Combien j'ai vu de cœurs nobles et courageux ne pouvant soutenir un si affligeant tableau!

Malgré les fatigues du voyage le Général fut dans un état qui donnait des espérances d'autant mieux fondées

dées, que la fièvre était considérablement diminuée. M. Welly les confirma par son rapport sur l'état du malade. Il se fondait sur la pureté de son sang, qu'il trouvait extraordinaire et sur une grandeur d'âme, qui empêchait que, chez lui, l'agitation de l'esprit n'envenimât les souffrances corporelles. Il ajoutait cependant qu'il n'y avait presque pas d'exemple qu'on guérit de blessures aussi graves.

Le 29, l'Empereur supposant que le Général pourrait souffrir le mouvement de la voiture lui envoya son propre carrosse attelé de six chevaux; mais d'après l'avis du chirurgien on résolut de continuer à le porter sur un brancard, et l'on nous donna pour

pour le transporter une compagnie de grenadiers Russes. Quoique la route à travers les montagnes fût affreuse, et qu'elle eût été pénible même pour un homme bien portant, le Général en supporta les fatigues et les désagréments sans donner la moindre marque d'affoiblissement ; et nous trouvions dans cette force extraordinaire, dans cette constance immuable de nouveaux motifs d'espoir. Nous rencontrions des montagnes escarpées, des descentes rapides ; quelquefois des torrents nous disputaient les chemins étroits que nous avions à parcourir ; d'autres fois les sentiers bordés de précipices profonds et de gouffres mugissants permettaient

permettaient à peine à ceux qui portaient le Général de marcher sur leur ligne. Ainsi aux vives inquiétudes que nous causaient ses blessures s'unissoient des terreurs presqu'aussi cruelles sur les périls de sa route. L'Empereur nous atteignit à moitié chemin avec sa suite et ne manqua pas de demander au Général lui-même comment il se trouvait, évitant toutefois de le faire trop parler, et de l'entretenir d'objets qui pussent lui causer de l'agitation. Nous nous arrêtâmes ensuite pour lui donner du thé ; il n'avait cessé pendant toute la journée de se rafraîchir la bouche avec de l'eau froide, ce qui paraissait lui causer une sensation agréable,

mais

mais ce qui me donnait aussi quelques craintes vagues, qu'il ne fût pas aussi bien qu'il le paraissait.

Lorsque nous descendîmes dans la grande vallée, nous pûmes entendre distinctement une canonnade très-vive et nous vîmes deux villages et la ville de Toplitz en flammes. Nous doublâmes le pas pour arriver le plus promptement possible à Duks, où était le quartier-général de l'Empereur: nous y arrivâmes tard. A onze heures du soir, on leva le premier appareil, et les plaies parurent dans un état favorable: elles commençaient à se fermer et n'offraient que très-peu d'inflammation. Ce fut dans cet endroit que nous apprimes la victoire remportée

remportée par les gardes Russes sous le commandement du Comte Osterman Tolstoy sur le corps du Général Vandamme, qui leur était infiniment supérieur en nombre. Lorsque je racontai au Général Moreau les traits de valeur multipliés, qui avaient distingué nos braves dans cette affaire, il me dit : " qu'on devait attendre " les plus grandes choses des meil- " leures troupes du monde." — Tous les Généraux et Officiers qui se trouvaient au quartier-général vinrent s'informer de son état avec la plus vive anxiété.

Le 30, à midi, nous arrivâmes à Laun ; en passant à Belin où se trouvent d'excellentes eaux minérales, le Général

Général avait désiré en avoir quelques bouteilles, que je lui procurai. Il avait continué pendant toute la route à se rafraîchir la bouche avec de l'eau fraîche et à en boire mêlée avec du vin; du reste il nous parut extrêmement tranquille. Ce fut à Laun que nous apprîmes la défaite totale du corps de Vandamme, et que celui-ci avait été fait prisonnier. Tous les détails de cette espèce de combat des Thermopyles lui causèrent une vive admiration.

Ayant appris que le Ministre de Suède devait expédier un courier dans la soirée, le Général désira écrire à Madame Moreau. Nous lui observâmes en vain qu'il risquait de

se fatiguer beaucoup en écrivant lui-même ; il persista dans sa résolution, et ce fut sur un pupitre que je tenais devant lui, qu'il écrivit, d'une main assez ferme, cette lettre qui, dans sa contexture courte, mais serrée, donne un démenti authentique aux calomnies que Napoléon a répandues sur la manière dont ce grand homme supporta le coup affreux dont il avait été frappé. Voici cette lettre.

" Ma chère amie, à la bataille de " Dresde, il y a trois jours, j'ai eu " les deux jambes emportées d'un " boulet de canon. Ce coquin de " Buonaparte est toujours heureux.

" On m'a fait l'amputation aussi " bien que possible. Quoique l'ar-

" mée

" mée ait fait un mouvement retro-
" grade, ce n'est nullement par re-
" vers, mais par décousu et se rap-
" procher du Général Blucher. Ex-
" cuse mon grifonage, je t'aime et
" t'embrasse de tout mon cœur. Je
" charge Rapatel de finir.

" V. M."

Le Général montra ensuite un grand désir de causer, mais nous nous y prêtâmes le moins possible, connaissant combien cela était dangereux dans sa situation. Nous aurions même voulu écarter tout le monde de son appartement; cependant nous ne pûmes en refuser l'entrée à S. A. R. le Duc de Cumberland, qui resta à-peu-près un quart

 d'heure

d'heure avec lui. Le Prince lui dit: " qu'il était très-heureux de faire sa " connaissance, mais que son bon- " heur eut encore été plus grand, si " elle s'était faite sur le champ de " bataille." Le Général répondit, " qu'il était bien probable qu'ils s'y " rencontreraient dans six semaines." Hélas! au moment où l'espérance entrait dans son cœur, elle nous abandonnait, et en le voyant ainsi compter sur le retour de sa santé, nous sentions plus vivement toutes les inquiétudes que nous causait sa situation. Le Comte de Metternich vint ensuite de la part de l'Empereur d'Autriche lui témoigner tout l'intérêt que S. M. prenait à son état, et le quitta

après

après une conversation de dix minutes. Jusqu'à minuit, il fut très-tranquille, mais tout à coup le hoquet et des vomissements fréquents étant survenus, il ne fut plus possible de se méprendre sur le danger où il était.

Le 31, les mêmes symptômes continuèrent et ne lui laissèrent pas un moment de repos, ensorte qu'il tomba dans une grande faiblesse. Le froid de la mort avait déjà gagné les intestins, lorsque la nouvelle de la victoire du Général Blucher sembla le ranimer et répandre dans tous ses sens un baume réparateur, mais ce mieux apparent ne put tromper nos funestes pressentiments.

Le 1er Septembre les médecins étaient parvenus à arrêter le hoquet, et il témoigna un vif désir d'être transporté à Prague ; mais il était si faible qu'on lui fit sentir qu'il ne pourrait supporter ce voyage. Il dit alors qu'il était peut-être possible de le faire par eau, et il s'informa s'il n'y avait pas quelque point de communication avec la Moldau, prétendant à tout événement que le trajet jusqu'à cette rivière n'était pas assez long pour qu'il ne pût pas le risquer. Il examina plusieurs fois la carte, afin de s'assurer si ce qu'il désirait pouvait s'exécuter. Il était occupé de cet examen, et je me trouvais seul auprès de lui, lorsqu'il entendit

entendit des cris qui partaient de la rue. Il eut la curiosité d'en connaître la cause, et sur ce que je lui dis qu'ils étaient occasionnés par l'arrivée du Général Vandamme, qui faisait son entrée dans la ville au milieu des huées de la multitude, il me dit avec une chaleur étonnante : " Il est bien temps que ce monstre " soit mis hors d'état de faire du " mal !" et il se tut. Il éprouva le plus grand plaisir lorsqu'on lui dit que Vandamme s'étant plaint au Grand-Duc Constantin des mauvais traitements qu'on lui faisait éprouver, en lui refusant son aide-de-camp et le menant dans une voiture ouverte, ce qui pouvait l'exposer aux insultes

de la populace, ce Prince lui avait répondu, " que les traitements les " plus durs seraient encore généreux " envers un homme souillé comme " lui des crimes les plus noirs ;" et qu'ensuite Son Altesse Impériale lui avait fait ôter son épée, que par un excès de bonté l'Empereur Alexandre avait souffert qu'il conservât. Le Général nous envoya le Colonel Rapatel et moi près de Vandamme. Je le trouvai déclamant en furieux contre Buonaparte, qu'il accusait de l'avoir abandonné, sacrifié, trahi. Je laissai ce maniaque au milieu de ses emportements et vins rendre compte de ce que j'avais vu de lui.

Toute la nuit du 1er au 2 Septembre,

bre, l'infortuné Moreau fut inquiet, et cependant il ne paraissait pas souffrir. Il ne cessait de faire sonner sa montre et appelait tantôt le Colonel Rapatel, tantôt moi, pour écrire sous sa dictée une lettre à l'Empereur. Enfin vers sept heures du matin, comme je me trouvais seul avec lui, il me fit prendre la plume et me dicta les lignes suivantes :

" Sire,

" Je descends au tombeau avec " les mêmes sentiments d'admiration, " de respect et de dévouement, que " Votre Majesté m'avait inspirés dès " le premier moment de notre en- " trevue. . ."

Il en était là, lorsqu'il ferma les yeux. Je crus qu'il méditait sur ce qu'il allait me dicter, et je tenais ma plume prête à le suivre—mais il n'était plus! le meilleur, le plus noble des hommes n'était plus! La mort n'avait imprimé dans ses traits aucun signe de souffrance, ni de convulsion; il paraissait dormir d'un sommeil paisible, paisible comme était son cœur au moment où elle l'avait frappé.—Il était alors sept heures moins cinq minutes. Pendant sa courte, mais douloureuse catastrophe, jamais son sang-froid ne l'avait abandonné; en voyant nos larmes, nos douleurs, il prenait lui-même soin de nous consoler; "mes amis," disait-il,

il, " à quoi bon gémir? ainsi l'a voulu " la Providence, il faut se soumettre " sans murmure ! " La veille, voulant lui annoncer avec les plus grands ménagements que les médecins n'avaient plus d'espoir, nous lui parlâmes de son inaltérable tranquillité, de ce calme avec lequel il voyait le progrès de son mal, etc. etc. " Mes amis," nous répondit-il, sans nous permettre d'insister, " c'est que " je n'ai rien à me réprocher." Ainsi finit ce heros en consacrant sa dernière action et sa dernière pensée au Souverain qu'il regardait avec raison comme le principal réparateur des maux de l'Europe, comme celui à qui la France devrait un jour la

chute de son tyran et le rétablissement de son bonheur sur les bases justes et solides de la légitimité. Ce fut l'observation que je fis à mon Souverain quand je lui annonçai cette triste nouvelle.

En arrivant à Toplitz, je trouvai Sa Majesté Impériale assistant avec l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse à un *Te Deum* qu'on chantait, au milieu de l'armée, pour célébrer les victoires dernièrement remportées sur Buonaparte. Je ne voulus point troubler Sa Majesté au milieu de toutes les idées consolantes, de tous les présages heureux qui sans doute l'occupaient pendant cette cérémonie, j'en attendis la fin pour m'acquitter du

du triste devoir qui m'amenait à Toplitz. Sa Majesté fut émue au dernier point lorsque je lui annonçai cette mort. Elle daigna me prendre la main et me dire du ton de la plus vive douleur : " c'étoit un grand " homme, un cœur bien noble! "

En quittant Sa Majesté je fus entouré de tous les Généraux et aides-de-camp, qui se trouvaient là, et j'éprouvai quelque consolation en voyant le tribut d'éloges et même de larmes que ces braves militaires payaient à sa mémoire. J'en ai vu plusieurs regretter que le coup qui avait frappé ce grand homme ne les eût pas atteints à sa place.

A 8 heures, Sa Majesté Impériale m'ayant

m'ayant fait entrer dans son cabinet me donna les ordres suivants : 1° De conduire le corps du Général à Prague pour le faire embaumer. 2° De le conter au Colonel Rapatel que Sa Majesté Impériale chargeait de l'accompagner jusqu'à Pétersbourg pour le faire enterrer dans l'église catholique, avec tous les honneurs funèbres qui avaient été rendus au Maréchal Prince Koutousoff. " Tâchons au " moins d'honorer sa mémoire," me dit l'Empereur. Sa Majesté m'ordonna ensuite d'entrer dans tous les détails qui concernaient le Général Moreau, son épouse, sa fille, sa fortune, et décida que je partirais avec une lettre de sa main pour Madame Moreau : " c'est

" c'est une consolation que je ne " puis refuser à Madame Moreau, " que de vous envoyer près d'elle," disait Sa Majesté ; " elle verra avec " intérêt un homme qui a été avec " son époux jusqu'au dernier mo- " ment."

J'ai entendu dire que lorsqu'il fut question entre les deux autres Souverains et l'Empereur Alexandre du corps du Général Moreau, ce Prince dit : " ses cendres me sont trop pré- " cieuses pour que je n'ambitionne " pas de les posséder dans ma capi- " tale." Enfin l'hommage le plus distingué que Sa Majesté Impériale ait rendu à la mémoire de ce Général, est la lettre dont Elle me fit porteur

teur pour Madame Moreau. Il est impossible de lire sans attendrissement et sans admiration les expressions à la fois touchantes et nobles, dont l'Empereur s'est servi pour adoucir une douleur, dont il jugeait toute l'étendue par les regrets qu'il éprouvait lui-même. La grandeur n'employa jamais un plus digne langage, ni la pitié des consolations plus douces. Tout dans cette expansion d'une âme élevée et d'un cœur pur annonce le Souverain qui protège et l'ami qui console. Il n'y a rien là qui sente la gêne ou l'affectation ; c'est l'élan de la sensibilité la plus vive et du chagrin le plus vrai. Tout ce qu'on écrira sur le Général Moreau,

Moreau, ne pourra égaler le tribut de regrets et d'éloges payé à sa mémoire dans ces lignes immortelles ; et si l'on interroge sa veuve désolée, elle dira sans doute, qu'elles l'ont rendue au sentiment de l'existence ; qu'elles l'ont rappelée des portes de la mort, et qu'en les lisant elle a pu concevoir qu'il était possible de ne pas succomber sous la plus poignante douleur dont le cœur humain puisse être affligé. Voici cette lettre :

" MADAME,

" Lorsque l'affreux malheur, qui " atteignit à mes côtés le Général " Moreau, me priva des lumières et de " l'expérience de ce grand homme, " je

" je nourrissais l'espoir qu'à force de
" soins on parviendrait à le conserver
" à sa famille et à mon amitié. La
" Providence en a disposé autre-
" ment. Il est mort comme il a
" vécu, dans la pleine énergie d'une
" âme forte et constante. Il n'est
" qu'un remède aux grandes peines
" de la vie, celui de les voir par-
" tager. En Russie, Madame, vous
" trouverez partout ces sentiments, et
" s'il vous convient de vous y fixer,
" je rechercherai tous les moyens
" d'embellir l'existence d'une per-
" sonne, dont je me fais un devoir
" sacré d'être le consolateur et l'ap-
" pui. Je vous prie, Madame, d'y
" compter irrévocablement, de ne

" me

" me laisser ignorer aucune circon-
" stance, où je pourrais vous être de
" quelque utilité et de m'écrire tou-
" jours directement. Prévenir vos
" désirs sera une jouissance pour
" moi. L'amitié que j'avais vouée
" à votre époux va au-delà du tom-
" beau, et je n'ai pas d'autre moyen
" de m'acquitter, du moins en partie,
" envers lui, que ce que je serai à
" même de faire pour assurer le bien-
" être de sa famille.

" Recevez, Madame, dans ces
" tristes et cruelles circonstances, ces
" témoignages, et l'assurance de
" tous mes sentiments."

(Signé) " ALEXANDRE."

" *Toplitz, le 6 Septembre,* 1813."

L'Empereur

L'Empereur sentit d'autant plus vivement la perte qu'il venait de faire, qu'il regardait Moreau comme l'intermédiaire entre les Alliés et la Nation Française. Eh ! qui plus que lui était en état de prouver aux Français qu'il aimait tant et auxquels il était lui-même si cher, que ce n'est pas pour les asservir, mais pour les délivrer que les Alliés ont pris les armes.

Les événements s'étaient succédés avec une telle rapidité, que le Général n'avait pas eu le temps de publier la Proclamation qu'il adressait aux Français et que Sa Majesté avait approuvée. Elle portait simplement pour titre : *le Général Moreau aux Français.*

Français. Elle était courte, simple et énergique, comme tout ce qu'il écrivait. Il y expliquait le but de son arrivée sur le Continent, qui était d'aider les Français à se soustraire à l'affreux despotisme de Buonaparte ; il y annonçait qu'il venait sacrifier au besoin sa vie pour rendre le repos et le bonheur à une patrie qui n'avait jamais cessé de lui être chère ; il terminait en appelant tous les véritables et fidèles enfants de la France sous les étendarts de l'indépendance. Cette adresse contredit entièrement la proclamation datée de Grosvitch le 17 Août, qui lui a été attribuée, et dans laquelle on lui fait prendre le titre de Major-Général au service de Russie.

J'oppo-

J'opposerai à cette supposition : 1°. qu'à la date du 17 Août, le Général Moreau était à Prague ; 2°. qu'il avait fait agréer à l'Empereur Alexandre qu'il n'aurait près de sa personne aucun titre, attendu que n'ayant d'autre ambition que de rendre le repos à la France, son seul désir, lorsqu'il serait parvenu à l'accomplissement de ce grand but, était d'y terminer tranquillement ses jours au sein de sa famille. Sa Majesté lui avait dit : " Eh bien ! vous serez mon ami, mon " conseil !" et ces deux titres valaient tous ceux qu'un homme peut ambitionner.

On a trouvé dans les papiers du Général le commencement d'un journal

nal sur les opérations dont il avait été témoin jusqu'au jour fatal, où il fut blessé, qui a été remis à Son Altesse Impériale la Grande-Duchesse d'Oldembourg pour laquelle il l'écrivait.

Enfin après que le corps du Général Moreau eût été embaumé à Prague, on lui fit un service solemnel, et ensuite on le laissa exposé au Palais de l'Archevêché pendant deux jours. La foule qui s'y portait pour le voir, exprimait ses regrets de la manière la plus touchante.

Le 6 Septembre, on le déposa dans un cercueil pour le conduire à St. Pétersbourg.

Après lui avoir vu rendre les derniers devoirs, je ne songeai plus qu'à ceux

ceux que m'imposait l'honneur de l'avoir connu et l'avantage de l'avoir apprécié. Heureux si dans cette courte et légère esquisse je n'ai pas été trop au-dessous du grand nom que j'ai célébré et du grand homme que j'ai essayé de faire connaître comme je l'ai connu moi-même !

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE GÉNÉRAL MOREAU

J. V. Moreau, fils d'un avocat distingué, était né à Morlaix en 1761. Au moment de la Révolution, il se trouvait Prévôt de Droit à Rennes et avait la plus grande influence parmi les étudians ; il la devait autant à ses talents qu'à un air de franchise et à des formes agréables qui, au premier abord, prévenaient en sa faveur. A l'époque où le Parlement de Bretagne était en opposition avec la

Cour, il se rangea du côté de la magistrature et on l'appelait le Général du Parlement. Pendant cinq mois que dura une espèce de petite guerre entre les partisans de ce corps et le Gouverneur de la Province, Moreau déploya de la bravoure et même de l'habileté. Le Commandant de Rennes ayant donné l'ordre de l'arrêter, mais vivant, il opposa tant de prudence et d'intrépidité aux recherches dont il était l'objet que, quoiqu'il parût tous les jours dans les places publiques, jamais la garnison ne put s'emparer de lui. Mais lorsqu'à son tour, le Parlement de Rennes, secondé des Etats de Bretagne, voulut s'opposer aux mesures du Ministère pour

pour la convocation des Etats-Généraux, Moreau changea de parti, sans changer de principes, et on le vit commander les forces qui, à Rennes et à Nantes, s'étaient organisées contre les parlementaires.

Après avoir présidé, en Janvier 1790, la confédération de la jeunesse Bretonne à Pontivi, il fut nommé commandant du premier bataillon de volontaires, organisé dans son département.

Il s'occupa dès-lors sérieusement de l'art militaire, et le résultat de ses études le ramenant naturellement à des principes d'ordre et de discipline, l'effervescence de ses premières opinions fit bientôt place à des idées

plus modérées, et lorsque la constitution de 1793 fut présentée aux suffrages de l'armée, il ne dissimula point combien il la désapprouvait, en sorte que son bataillon fut le dernier à l'accepter.

Sa bravoure et ses talents le mirent bientôt en évidence, et, en 1793, il fut nommé Général de Brigade à l'Armée du Nord. En Août 1794, ayant été fait Général de Division, sur la demande du Général en Chef Pichegru, qui l'avait bien promptement apprécié, il fut principalement chargé de la conduite des siéges, et prit successivement Menin, Ypres, Bruges, Ostende, Nieuport, l'isle de Cassandria et le fort l'Ecluse. Ce fut

au

au moment où il s'emparait de cette dernière forteresse, qu'il apprit que les Jacobins de Brest avaient envoyé son vieux père à l'échaffaud, parce-qu'il avait consenti à prendre soin de l'administration des biens de quelques Français absents. Cette nouvelle l'affecta si vivement, qu'il aurait émigré sur-le-champ, si Pichegru ne lui avait observé qu'il n'était pas très-sûr qu'il fût bien accueilli des Autrichiens, et qu'il avait à craindre d'eux un traitement semblable à celui qu'on avait fait éprouver à La Fayette et à ceux qui l'avaient accompagné dans sa fuite.

Pendant la fameuse campagne d'hiver de 1794, il commanda l'aile

droite de l'armée du Nord, et jetta dès-lors les bases de cette réputation militaire qui, étayée des suffrages de son Général et de l'opinion de toute l'armée, lui valût bientôt le commandement en chef, lorsque Pichegru alla prendre celui de l'armée du Rhin et Moselle.

Moreau imitant son illustre prédécesseur, se débarrassa des entraves que lui opposaient les gouvernements révolutionnaires établis en Hollande par les députés de la Convention, et, ayant arrêté son plan d'opérations politiques et militaires, il le communiqua aux Généraux Daendels et Dumonceau, en leur ordonnant de signifier au comité Batave de le seconder

et

et de lui rendre compte dans huit jours de son obéissance à cette injonction.

Lorsque Pichegru fut forcé de quitter l'armée du Rhin et Moselle, par les mauvais procédés du Directoire, qui l'avait laissé à dessein manquer de vivres, et ne lui avait jamais donné des forces suffisantes, Moreau fut appelé à le remplacer, et ouvrit cette campagne de 1796, qui détermina le rang élevé qu'il a occupé depuis parmi les Généraux Français. On le vit successivement, après avoir repoussé le Général Wurmser jusques près Manheim, effectuer le passage du Rhin près de Strasbourg, attaquer le 6 Juillet l'Archiduc Charles à Ra-

stadt, et malgré la grande habileté que déploya ce Prince, le forcer à lui abandonner le cours de Necker. Après la bataille livrée le 11 Août près d'Heydenheim et qui dura dix-sept heures, laissant les deux partis incertains sur celui auquel en appartenait le succès, le Général Moreau, voyant les Autrichiens se retirer sur le Danube, se hâta de se porter en avant.

L'Archiduc Charles ayant alors filé vers sa droite pour secourir le Général Vartensleben que Jourdan pressait vivement, Moreau s'attacha à la poursuite du Général La Tour.

Malgré la victoire que Moreau remporta à Friedberg près d'Augsbourg, le 24 Août, et sa marche simulée

lée vers le Danube, comme s'il eut voulu aller secourir Jourdan, il se vit obligé, à raison des renforts que les Autrichiens recevaient chaque jour des Etats héréditaires et de la fuite précipitée de ce Général, d'effectuer sa retraite, qui eut lieu le 11 Septembre.

Ici commence un des plus beaux faits militaires dont l'histoire fasse mention. Moreau, voulant assurer le transport de ses équipages, chercha d'abord à s'emparer des deux rives du Danube, mais ayant trouvé le pont de Newbourg occupé par le Général Nauendorff, il se vit obligé de suivre la rive droite, et perdit par là pour le moment un point d'appui sur lequel il avait compté pour ses opérations militaires.

Mais, avec cette précision de mouvements et cette sagesse de combinaisons qui ont caractérisé cette magnifique retraite, il repassa le Leck subitement et obtint quelques avantages sur un corps d'observation qu'il étonna par sa marche rapide. Les revers qu'il essuya sur sa droite ne l'empêchèrent pas de battre les Autrichiens à Biberach, et il aurait obtenu un avantage décisif sur eux, si l'armée de Condé n'eut tenu en échec toute la journée son aile droite avec une bravoure qui, souvent, dans cette campagne, prévint les défaites les plus désastreuses.

L'Archiduc Charles avait cherché par les plus habiles manœuvres à disputer

puter le passage de la Forêt-Noire ; mais à travers les plus grands obstacles Moreau parvint à déboucher en Brisgau et à passer le Rhin à Brissac et à Huningue, conservant sur la rive droite une tête-de-pont devant cette dernière ville et le fort de Kehl. L'Archiduc Charles perdit devant Kehl un temps précieux qu'il eût pu mieux employer en allant secourir l'armée d'Italie. Ce siége fut poussé avec vigueur, et malgré une sortie très-vive que Moreau conduisit en personne et dans laquelle il enleva plusieurs ouvrages de l'armée opposée, cette forteresse se rendit le 31 Décembre. La tête-de-pont d'Huningue défendue avec une opi-

niâtreté sans exemple tomba par capitulation dans les mains des Autrichiens le 4 Février, 1797.

Ce fut à cette époque que Moreau se mettant au-dessus de tous les sentiments de rivalité qui n'existent que trop souvent entre les Généraux qui commandent sur des points éloignés, des armées séparées, apprenant que Buonaparte se trouvait extrêmement pressé par les forces Autrichiennes en Italie, se détermina à détacher, des forces qu'il commandait, un corps suffisant pour le renforcer. Voici ce qu'en dit Carnot dans l'ouvrage qu'il publia en 1799 pour sa justification comme Directeur de la République Française.

" Quoique

" Quoique Buonaparte eut ses
" flancs et ses derrières libres, il
" n'avait pas des forces suffisantes
" pour se promettre des succès dé-
" cisifs contre l'Empereur. Il de-
" mandait quinze mille hommes; je
" formai le projet de lui en donner
" trente. . ..Ces trente mille hommes
" devaient être tirés de l'armée du
" Rhin et Moselle d'abord; puis la
" moitié être remplacée par l'armée
" de Sambre et Meuse. Jamais
" ordre ne fut exécuté plus ponc-
" tuellement, plus fidèlement, plus
" loyalement: Moreau qui prévoy-
" ait la nécessite de cette mutation
" de forces, tenait depuis long-temps

" un

" un corps en réserve pour cet objet ;
" et quoique son armée fut la plus
" malheureuse, parcequ'elle ne pou-
" vait, comme les autres, vivre aux
" dépens de l'ennemi, et que la pé-
" nurie des finances empêchait de
" subvenir à ses besoins, il avait en-
" core fait des sacrifices pour que ce
" corps de réserve fut passablement
" équippé et prêt à partir au pre-
" mier signal. Ce signal est donné,
" les troupes sont en marche ; elles
" arrivent sur les frontières du Mont-
" Blanc, avant que l'ennemi puisse
" se douter que leur destination est
" pour l'Italie."

Nous ne pouvons nous refuser ici à citer ce que Carnot dit au sujet de

la conduite désintéressé de Moreau dans cette occasion. L'enthousiasme de cet Ex-Directeur ne tient pas ici à ses opinions républicaines, mais à l'admiration qu'excitait en lui un acte digne des plus beaux jours de l'antiquité. Nous croyons que la manière dont il l'a exprimé est un hommage historique auquel applaudiront tous les partis.

" O Moreau," dit-il, " ô mon " cher Fabius ! Que tu fus grand dans " cette circonstance ! Que tu fus " supérieur à ces petites rivalités de " Généraux, qui font quelquefois " échouer les meilleurs projets ! Que " les uns t'accusent pour n'avoir pas " dénoncé Pichegru ; que les autres " t'accusent

" t'accusent pour l'avoir fait, peu
" m'importe. Mais mon cœur me
" dit que Moreau ne saurait être
" coupable; mon cœur te proclame
" un héros. La postérité plus juste
" que tes contemporains t'élevera
" des autels."

Ainsi Moreau oubliant et sa situation périlleuse et le sentiment de sa propre gloire, contribua au succès de ce Buonaparte qui depuis a cherché à le livrer à la hache des bourreaux, et l'a dévoué ensuite aux tourments de l'exil, lorsqu'il lui a été prouvé qu'il ne pouvait pas le sacrifier impunément !

Moreau voulant prendre l'offensive, méditait de passer le Rhin, mais manquant

manquant d'argent pour construire les ponts nécessaires, il se rendit à Paris, dans l'espoir d'obtenir de la trésorerie de quoi completter cette opération. " Je l'engageai," dit Carnot, " à repartir sur-le-champ et à " risquer un coup de main, quand " même il ne serait pas tout-à-fait " prêt. Moreau n'avait pas besoin " de cela, jamais Général ne fut plus " dévoué, plus modeste. Il part, et " le passage du Rhin est exécuté ; " il n'étonne que les ennemis: en " France on était blasé sur la vic- " toire. Je ne m'attendais pas à un " succès si prompt."

En effet Moreau avait effectué le passage du Rhin en plein jour, et de

vive

vive force, devant un ennemi rangé en bataille sur l'autre rive, et le jour même de la signature des préliminaires de Léoben par Buonaparte. La suite de cette brillante opération fut la reprise immédiate du fort de Kehl : plusieurs drapeaux, la caisse militaire et près de 4000 prisonniers tombèrent en outre dans les mains des Français.

On avait saisit dans le commencement de la campagne dans les fourgons du Général Autrichien Klinglin une correspondance qui prouvait les intelligences de Pichegru avec le Prince de Condé et le Ministre Anglais Wickham. Cette correspondance qui était en chiffres avait été débrouillée avec beaucoup de lenteur, et Moreau montrait

montrait la plus grande répugnance à la communiquer au Directoire. Enfin voyant la lutte entre celui-ci et les conseils établie, et devinant quelle en serait l'issue, ce Général sentit qu'il se perdrait par son silence sans sauver Pichegru, et pressé surtout par son chef d'état-major, qui lui annonça que s'il persistait dans son silence il se verrait forcé de tout dévoiler, il écrivit cette lettre qui ne lui a été reprochée que parcequ'on ne connaissait pas l'impérieuse nécessité à laquelle il avait cédé. Il ne l'écrivit pas aux Directeurs collectivement, mais il en fit une espèce de communication confidentielle abandonnée à la discrétion de Barthelemy qu'il était

était loin de s'attendre à voir proscrire avec Pichegru. Celui-ci depuis son retour de Cayenne n'en montra jamais aucune espèce de ressentiment, et loin de partager les préventions de la multitude à cet égard, on l'entendit déclarer plusieurs fois que c'était de Moreau lui-même, qu'il voulait connaître les circonstances qui l'avaient forcé à cette démarche, et que jusques-là il suspendrait son jugement sur la conduite d'un ancien compagnon d'armes.

Les Directeurs ne se méprirent pas à cette tardive déclaration de Moreau, et bientôt ils le mirent dans la nécessité de demander sa retraite. Cependant le besoin qu'on avait de ses talents

lents le réhabilita dans l'armée, sans néanmoins faire cesser sa disgrace, et en Septembre 1798, après avoir été nommé inspecteur-général, il fut appelé pour présider un bureau militaire chargé par le Directoire de préparer les plans de campagne. Il ne paraît pas que cette inaction convint à son caractère, car on le vit, dès l'ouverture de la campagne d'Italie, se rendre comme volontaire à l'armée de Scherer, où il fut témoin des défaites qu'éprouva ce Général près de Verone. Enfin celui-ci ne sachant plus ni commander ni combattre, remit à Moreau le soin de sauver l'armée, ce qu'il exécuta par les manœuvres les plus habiles

en

en presence de forces bien supérieures aux siennes. Il venait d'être nommé au commandement en chef de l'armée du Rhin, lorsque Joubert vint prendre celui de l'armée d'Italie. Ce jeune Général sur le point de livrer une bataille voulut en déférer la direction à Moreau, qui la refusa et demanda seulement à combattre sous ses ordres. Effectivement il paya de sa personne à la bataille de Novi, où Joubert fut tué et y courut lui-même les plus grands dangers, ayant eu trois chevaux tués sous lui, et reçu une balle dans ses habits qui lui effleura l'épaule. Il opéra ensuite sa retraite avec tant de supériorité qu'il

rendit

rendit presque nuls pour les Alliés les fruits de la victoire.

Ce fut après cette dernière manœuvre, plus étonnante encore que toutes celles qui ont fondé sa réputation, qu'il quitta l'armée d'Italie, et termina une campagne dans laquelle il déploya, de l'aveu de tous les militaires, un génie qui le place à côté des plus grands capitaines. On ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel il disputa, à la tête des débris d'une armée vaincue, quelques lieues de terrein que l'Europe croyait ne devoir plus coûter que quelques marches aux armées victorieuses des Alliés, surtout quand on pense qu'il luttait contre le grand Suwarow.

Avant d'aller prendre le com-

mandement de l'armée du Rhin, Moreau vint à Paris ; il y arriva au moment où l'existence du Directoire chancelait sous le poids de ses propres fautes, sous celui de la haine de la France et du mépris de tous les partis. Les hommes qui, dans les conseils, avaient formé le projet de le renverser croyaient qu'il n'y avait qu'un militaire d'une grande réputation qui pût rendre de la considération au gouvernement de la France et de l'éclat à ses armes ; ils proposèrent en conséquence au Général Moreau de se charger des destinées d'un pays illustré par ses exploits et tout récemment préservé d'une invasion par sa fermeté, sa présence d'esprit et ses talents.

talents. Moreau, ne se croyant pas en état de diriger, au milieu de la lutte des partis ranimés, les affaires de son pays, refusa. Cette fatale défiance de lui-même qu'il a depuis amèrement regrettée a reculé de bien des années le repos de la France.

Buonaparte, qui arriva dans ces entrefaites, n'opposa pas les mêmes scrupules aux mêmes propositions, et Moreau toujours modeste, toujours prêt à sacrifier ses prétentions à ce qu'il croyait devoir opérer le bien de son pays, consentit à servir sous les ordres de Buonaparte, et à l'aider de son influence et de ses moyens dans la révolution qui se préparait. Quel-

ques jours après le 18 Brumaire, il vit qu'il s'était trompé, et il craignit d'avoir concouru à donner un Tyran à sa patrie. Nommé bientôt au commandement de l'armée du Danube et du Rhin, il alla mettre le sceau à sa grande réputation militaire par une nouvelle campagne. Ceux qui l'ont observé dans les différentes affaires par lesquelles elle s'ouvrit, disent, qu'alors il poussa trop loin le mépris de la vie, et en le voyant s'exposer avec la témérité d'un soldat, ses camarades crurent qu'il cherchait à terminer dans les combats une existance dès-lors empoisonnée par le pressentiment des maux que Buonaparte

pré-

préparait à la France. A la bataille de Moesckirch il paya de sa personne comme un grenadier, eut quatre chevaux tués sous lui, et reçut une balle morte dans la poitrine. Une circonstance très-remarquable de cette campagne, c'est qu'au moment où Moreau entrait à Biberach, Pichegru, alors proscrit et réfugié en Allemagne, fuyait de cette ville où la marche rapide de son ancien ami avait failli le surprendre. Etrange vicissitude d'une révolution qui offrait ainsi un Général fuyant devant son élève dans l'art de la guerre, et Pichegru craignant de tomber dans les mains des soldats Français! Sous un gouvernement régulier Pichegru

se serait confié à son ami ; mais il n'aurait fait, en se livrant à Moreau, qu'occasionner la proscription de tous deux ; c'est ce qui l'empêcha de faire un appel à une âme dont il connaissait la candeur et la loyauté.

Enfin après une suite non interrompue de victoires, Moreau gagna la mémorable bataille d'Hohenlinden qui termina la campagne et força le cabinet Autrichien à entrer en négociation pour la paix. Ce Général revint à Paris où il recueillit les témoignages de l'admiration publique. Buonaparte, malgré la jalousie secrette qui dévorait son cœur, ne put se dispenser de paraître unir son suffrage à celui de toute la France, et

il

il dit à Moreau en lui remettant une paire de pistolets magnifiques, " qu'il " aurait voulu y faire graver toutes " ses victoires, mais qu'on n'y eût " pas trouvé assez de place." Cet éloge forcé, trivial, incomplet prouve combien était peu sincères les sentiments du despote naissant pour un Général qui avait à ses yeux le tort d'avoir acquis plus de gloire que lui, et d'aimer le pays dont il méditait la ruine et l'esclavage.

Dès ce moment, Moreau ne songea plus qu'à vivre dans la retraite, et ayant uni son sort à une jeune personne,* qui joignait à toutes les qualités de l'esprit, à toutes les grâces de

* Mademoiselle Hulot.

la beauté, des talents brillants et des vertus solides, il se fixa dans la terre de Gros Bois, qu'il avait achetée de Barras. C'est là que dans les douceurs de l'union conjugale, et au milieu des étrangers qui arrivaient en foule pour lui témoigner leur admiration, il chercha non à écarter tout à fait, mais à rendre moins importuns les sinistres présages qui annonçaient la servitude et les misères de la France. Il renonça presque à venir à Paris et tout à fait à visiter Buonaparte, blâmant avec une franchise plus louable que prudente tous les actes par lesquels celui-ci préludait à la tyrannie. Tout Paris saisit alors avidement quelques traits

traits satyriques qu'il avait lancés contre le premier Consul.

Un incident assez remarquable qui arriva dans le commencement de 1802 dut indiquer à Moreau qu'il était cerné d'espions, et que la haine de son féroce rival s'était alimentée de tout ce qui avait échappé à son mécontentement patriotique. Un Abbé David, connu par un livre publié sur les Opérations de la campagne de Hollande, avait conçu l'idée de rapprocher Pichegru et Moreau, prévoyant que l'union de ces deux grands hommes pourrait être un jour utile à la France. Il trouva, dès la première ouverture, le Général Moreau enchanté de l'idée de se mettre

en communication avec son ami, son ancien frère d'armes, et partit pour Londres avec une lettre qui exprimait à Pichegru ce vœu d'une âme noble et d'un cœur sensible. Mais la Police suivit jusqu'à Calais les traces de l'Abbé David et l'arrêta au moment où il allait s'embarquer. Il fut amené à Paris, détenu au Ministère de la Police où Buonaparte se rendait secrettement à chaque interrogatoire pour en écouter les détails, caché derrière un paravent : soit qu'il craignit que ses propres agents ne lui en rendissent pas fidèlement compte, soit que dans son impatience de trouver des prétextes pour perdre Moreau, il ne pût attendre leur rapport

port. L'Abbé David alla expier au Temple le tort d'avoir voulu rétablir entre deux grands hommes la confiance et l'amitié qui autrefois les avait unis intimement.

Pichegru sûr des sentiments de son ancien ami, lui avait adressé en 1803 le Général Lajolais afin de connaître les projets qui l'occupaient, mais Moreau, n'ayant que très-peu d'estime pour ce dernier, s'était borné à des assurances de tout l'intérêt qu'il prenait au sort de son ami et du désir qu'il avait de le revoir bientôt en France. Lajolais imagina d'interpréter ce vœu comme une invitation faite à Pichegru de s'y rendre pour concourir au renversement du

gouvernement de Buonaparte, et il vint à Londres apporter l'assurance positive que Moreau était prêt à se lier à toute espèce de projet qui aurait cela pour but, et qu'il désirait ardemment la présence de Pichegru à Paris. Il se garda bien de dire que Moreau lui avait témoigné si peu de confiance, qu'il avait refusé de lui prêter cinquante louis pour son voyage.

Depuis plusieurs mois, le Général Georges était à Paris pour y préparer les moyens d'enlever de vive force Buonaparte dans une de ses courses de Paris à St. Cloud. Ce plan qu'il avait concerté avec Pichegru touchait à sa maturité et l'on attendait de jour en jour l'avis qui devait déterminer

terminer le départ de ce dernier avec deux Princes de la maison de Bourbon. Mais ce que Lajolais annonçait des intentions du Général Moreau, parut trop important pour qu'on ne cherchât pas sur-le-champ à en profiter, et il fut décidé que comme ce Général désirait vivement la présence de Pichegru à Paris, celui-ci partirait immédiatement pour se concerter avec lui. Effectivement, Moreau témoigna à son ancien ami combien il était heureux de le voir, mais il était bien loin de deviner le projet qui l'amenait, et surtout que tout était prêt pour le réaliser.

Sans contester la nécessité du rétablissement de la famille des Bour-

 bons,

bons, Moreau voulait cependant le préparer par des gradations qui amenassent son propre parti, dans lequel il comptait plusieurs républicains, à l'approuver et à le seconder. Pichegru qui avait tout concerté avec Georges, et qui sentait que des lenteurs pouvaient perdre celui-ci et les gens qu'il avait rassemblés pour l'audacieuse tentative qu'on méditait, voulait que Moreau se prononçât sur-le-champ, et qu'il se liât sans condition à la cause dont secrettement il désirait le succès. Enfin Moreau, sacrifiant ses scrupules à la sûreté de son ami, et à ses vives instances, était convenu que ceux qui avaient préparé le plan l'exécuteraient,

raient, et qu'en cas de succès, il se mettrait en avant avec son parti pour les protéger contre les mesures que les agens de Buonaparte pourraient prendre dans le premier moment pour le venger. Il se décida trop tard : la police éclairée par les révélations de Guerelle, savait la présence de Pichegru et de Georges à Paris, et leurs rapports avec Moreau. Celui-ci fut arrêté le premier. Toute l'Europe connaît les détails de cette affaire désastreuse ; mais ce qu'on sait moins, ce sont les persécutions de détail que Buonaparte employa pour blesser Moreau dans ses affections les plus chères, et les marques de respect et d'attachement que celui-ci reçut

de

de tous les militaires durant la procédure.

L'ordre avait été donné par les agents de Buonaparte, de ne laisser communiquer Madame Moreau avec son époux, qu'après lui avoir fait éprouver toutes les vexations d'une surveillance inquiète et d'une attente pénible. Lorsque cette femme intéressante se présentait au Temple avec son jeune enfant dans ses bras, on la forçait d'attendre en plein air dans une saison froide et pluvieuse, le moment où il conviendrait au géolier d'en ouvrir les portes. Quelques fois elle passait des heures entières, exposée à l'inclémence du temps, à moins qu'elle ne dût à la pitié des sentinelles

sentinelles la permission de chercher un abri dans une guérite. Cette triste époque ne s'écoula pas cependant sans donner au Général quelques jouissances qui compensèrent en partie les souffrances infligées à son cœur. Quoique Moreau fut prisonnier, quoiqu'on le traînât devant des juges qu'on devait croire dévoués à la tyrannie qui cherchait à l'écraser, il recevait les honneurs militaires chaque fois qu'il passait devant les soldats chargés de garder l'enceinte du tribunal, et il eut le plaisir de voir une foule de Généraux qui assistaient aux débats mettre la main sur leurs sabres, et lui dire chaque fois qu'il était à portée de les entendre : " Ca-

" marade,

" marade, ne crains rien, nous avons " juré sur nos sabres de défendre tes " jours." Buonaparte avait soif du sang de Moreau, mais l'opinion publique lui disputa cette illustre victime, et il se borna à l'exiler. Les détails qui précèdent cette notice ont suffisamment instruit le lecteur du dernier et fatal épisode de la vie de ce grand homme.

Nous ne pouvons pas mieux terminer cette notice qu'en publiant, sur la démarche éclatante que le Général Moreau avait faite aux yeux de l'Europe, des réflexions, qui ont été inspirées par une admiration bien sentie pour les talents et les vertus de ce grand homme.

" Ce

" Ce fut à l'approche des malheurs effrayants qui menaçaient directement la France, que parut tout à coup dans les rangs des Alliés, ennemis de Buonaparte et non des Français, un Général exilé depuis huit années du pays qu'il avait servi avec autant de gloire que de fidélité.

" Victime de la jalousie que ses éminents services avaient excitée dans un cœur ennemi de toutes les gloires qui ont précédé celle à laquelle il aspire, et des vertus qu'il n'a jamais possédées, ce grand homme s'était laissé oublier tant qu'il avait vu quelque sécurité pour la France dans les triomphes de son chef actuel ; mais, après l'horrible catastrophe

tastrophe de Russie, que devait faire ce patriote distingué, ce Général qui, dans d'autres temps sacrifia son amour-propre et ses ressentiments, pour sauver une armée Française ? Fallait-il qu'il se contentât de gémir en silence sur les infortunes de son pays, et sur la déplorable fin de tant de braves ? Fallait-il qu'il vît tranquillement tomber en lambeaux cette belle France, objet de ses vœux et de ses regrets, et qu'il se fermât pour jamais la perspective de la revoir un jour sous l'influence d'un gouvernement réparateur et tutélaire ? Non, son inaction dans une crise aussi menaçante eût été une trahison et il ne s'est jamais montré plus grand

que

que, lorsque bravant les préventions des esprits faibles, les calomnies de son persécuteur, et les déclamations des journalistes Français, il est venu d'un côté offrir aux puissances Alliées sa coopération contre le tyran de la France, et aux Français une garantie que ce n'est pas à eux, mais à l'ambition de leur chef que les souverains de l'Europe font la guerre.

" L'amour que ce grand homme avait toujours porté à son pays, cette ambition qu'il avait constamment montrée de le servir et non de le subjuguer ; sa conduite sage autant qu'héroïque au milieu des deux disgraces qu'il avait essuyées, l'une sous le Directoire, l'autre sous Buonaparte ; tout

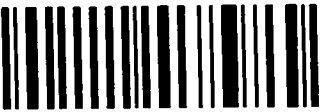
tout servait à prouver qu'il était dirigé par les motifs les plus nobles et les plus purs dans la démarche courageuse qui a honoré la fin de sa vie. Il ne cherchait point un rang, des richesses; il ne voulait pas disputer au despote son autorité pour devenir despote à son tour; tout l'ensemble de sa vie prouve que ses goûts étaient simples, ses désirs modérés, et que sa modestie refusa toujours le rang que l'opinion lui assignait parmi les grands hommes et les grands capitaines. Il aurait pû se mettre à la tête du gouvernement de son pays; mais il craignit les séductions du pouvoir, la responsabilité immense du rang suprême. Il consulta son cœur, il ne

se

se sentit pas le courage d'être sévère ; il consulta ses forces, il ne se crut pas en état de gouverner la France. Buonaparte n'eut pas les mêmes scrupules, et sa pétulante ambition saisit aveuglément un rôle dans lequel elle n'appercevait qu'une autorité sans bornes à exercer et des richesses immenses à acquérir."

FIN.

De l'Imprimerie de Cox et Baylis,
Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields.


00021211

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015